

prit une direction oblique sur la droite pour attaquer la gauche de l'ennemi. Au même moment, le général Castillo s'était établi à la gauche de notre 1^{re} ligne.

Les 4 batteries de la place, placées en batterie sur le Cimatario, commencèrent un feu nourri qui protégea efficacement le mouvement de l'infanterie lancée à l'attaque.

Les ouvrages à portée de notre 1^{re} ligne furent abandonnés par les assiégeants. Le général Morett, avec l'avant-garde, continua sa marche sur le Cimatario par la droite de l'ennemi, et le général Mendez, fit face à celui-ci avec la colonne d'attaque.

C'est alors que commença la retraite des assiégeants, qui battaient en retraite en désordre à mesure que nos troupes avançaient sur eux.

Notre colonne arrivait à la moitié de la distance qui existe de l'extrême droite des parallèles de l'assiégeant à l'hacienda de Jacales, lorsque Sa Majesté sortit de la place accompagnée du général Ramirez de Arellano et arriva sur le champ de bataille. Il fut chaleureusement accueilli par nos soldats. Le général Miramon lui demanda la permission, qui lui fut accordée, de faire replier les troupes sur la ville et de reprendre les lignes de défense.

Ce mouvement s'exécutait, lorsque sur le Cimatario se présentèrent des tirailleurs de la cavalerie ennemie. On détacha immédiatement une faible force impériale pour aller reconnaître celle qui paraissait sur la position où l'ennemi venait d'être dérouter. L'Empereur dirigea en personne cette reconnaissance, en s'exposant à un grand danger. Les tirailleurs, qui avaient apparu, précédaient un renfort de 4,000 cavaliers armés de carabines à 8 et 16 coups. Cette force reconnue, l'Empereur fit exécuter la rentrée des troupes impériales dans la place, mouvement qui se fit non sans de grandes souffrances pour

nos soldats, qui l'exécutèrent sous le feu meurtrier des carabines ennemies.

22 pièces d'artillerie, 600 prisonniers, des armes, une quantité de vivres de toutes sortes furent les trophées de ce beau fait d'armes.

Les troupes républicaines qui défendaient le Cimatario étaient ainsi composées :

1^{er}, 2^e, 4^e et 6^e bataillons de ligne de Jalisco, tiradores et cazadores de Jalisco, 1^{er} de Colima, 1^{er}, 3^e et 5^e du Michoacan, cazadores de Morelia, 2^e de Morelia, 1^{er} de Queretaro, Fijo de Guadalajara, bataillon de Sinaloa et Tepe et 6^e de cavalerie de Colima.

Le 1^{er} mai, nous fîmes une sortie sur l'hacienda de Callegas ; elle fut de peu d'importance.

Le 3, une sortie de la place fut dirigée pour la deuxième fois sur le Cerro de San-Gregorio. Nos bataillons furent lancés dans les retranchements des troupes républicaines ; mais ces dernières se reformèrent à quelque distance, attendant les nôtres, qu'elles reçurent par une décharge meurtrière et presque à bout-portant. Les troupes impériales tinrent bon un moment ; mais le feu de l'ennemi était tellement vif, qu'elles se replièrent sur la ville en éprouvant de grandes pertes.

Le 5, à 9 heures du soir, l'ennemi tenta une attaque au Pont ; ce point était le plus faiblement gardé par nous. L'attaque fut vive de la part de l'ennemi, il pénétra jusque dans nos retranchements intérieurs ; mais les bataillons de la garde municipale et de cazadores envoyés pour renforcer cette ligne parvinrent à repousser l'ennemi de l'autre côté de la rivière.

La famine continuait à se faire sentir ; le pain, la farine et le maïs étaient complètement épuisés depuis plusieurs jours. La seule nourriture dans la place était seulement du cheval et du mulet ; des fouilles avaient

été faites dans toutes les maisons dans le but de découvrir quelques vivres, mais sans résultat. La position devenait de plus en plus critique. Nos malades et nos blessés, dans les hôpitaux, manquaient de nourriture ; beaucoup de médicaments faisaient également défaut ; la mortalité augmentait chaque jour. Nos soldats se décourageaient et la désertion commençait dans nos rangs ; on comptait déjà une moyenne de 15 à 20 hommes par jour passant à l'ennemi.

Le 13, il fut décidé par l'Empereur que le général Mejia ferait un appel à la population, que les volontaires qui y répondraient seraient armés pour garder les tranchées et que la troupe ferait une sortie sur l'ennemi afin de rompre le siège.

Le 14, eut lieu la réunion d'un conseil de guerre composé de l'Empereur, des généraux Miramon, Mejia, Castillo et Mendez et du colonel Miguel Lopez, major-général des tranchées commandant la brigade de réserve et la ligne de la Cruz. Dans ce conseil, il avait été décidé que, le 15 à 4 heures du matin, les troupes sortiraient de la ville, se dirigeant sur les guaritas de Mexico et de Celaya et sur le Cimatario ; que, dans le cas où l'ennemi ne résisterait pas à l'attaque, on le poursuivrait, et que, dans le cas contraire, les troupes impériales marcheraient sur Mexico ou se retireraient dans la Sierra.

Le 14, au soir, les ordres avaient été donnés, nos troupes étaient prêtes pour l'attaque.

Le général Mendez devait prendre avec lui le détachement de gendarmerie et quelques hommes de cavalerie afin de former une escorte particulière pour protéger la sortie de l'Empereur, en forçant la ligne ennemie. Le général Mendez m'avait donné l'ordre de me joindre à lui et m'avait ordonné de monter le 15, à 3 heures du matin, au poste de la Cruz, afin de voir le colonel Lopez,

pour lui demander le lieu où l'escorte devait se joindre à l'Empereur. Je fis selon les ordres que j'avais reçus ; je trouvai le colonel Lopez sur la place de la Cruz ; lui ayant rendu compte de ma mission, il me répondit : « Vous pouvez aller dormir tranquille, et dites au général que la sortie n'a pas lieu aujourd'hui, qu'elle est ajournée à demain ». Je me rendis près du général, qui parut fort étonné en apprenant que l'attaque n'avait pas lieu, puis j'allai au quartier de la gendarmerie donner l'ordre de desseller les chevaux.

Les motifs qui ont empêché l'attaque d'avoir lieu le 15 sont ceux-ci : le 14, au soir, le colonel Lopez se rendit près de l'Empereur où se trouvaient réunis les généraux Miramon et Mejia ; il se présenta disant que l'attaque était impossible pour le 15, attendu que toutes les armes n'avaient pu être distribuées aux volontaires et que cette distribution ne pourrait être terminée que le lendemain ; que, de plus, un officier de l'armée libérale venant de l'ennemi assurait que les assiégeants devaient évacuer le lendemain matin. Cet officier, d'origine belge, fut amené devant l'Empereur et affirma que l'évacuation devait en effet avoir lieu.

Il fut alors décidé par l'Empereur que l'attaque serait remise au 16, si l'ennemi n'avait pas abandonné. Le général Mejia insista cependant près de l'Empereur pour qu'elle ait lieu le 15, comme il avait été décidé la première fois. S. M. refusa.

Après avoir été rendre compte de ma mission au général Mendez, je rentrai chez moi à 4 heures du matin et me couchai afin de me reposer un instant. A 5 heures et demie, mon ordonnance entra dans ma chambre, me disant : « Levez-vous, mon capitaine, l'ennemi est dans la place : la Cruz a été livrée ». Je me refusai à le croire, mais, entendant tirer, je me levai et donnai l'or-

dre de seller mon cheval; pendant ce temps, je me rendis sur la place San-Francisco, distante de chez moi d'environ 300 mètres: je vis de suite qu'elle était occupée par des troupes républicaines ainsi que la tour de l'église. Quelques coups de fusil furent dirigés sur moi. Je me rendis en toute hâte chez moi, je montai à cheval, et, suivi de mon ordonnance, je me dirigeai par les rues détournées au Cerro de las Campanas, où je pensais trouver l'Empereur et des troupes. J'y arrivai en même temps que S. M., qui était accompagnée des généraux Mejia et Castillo, du prince de Salm-Salm et du 4^e de cavalerie. Nous nous arrêtâmes au haut du cerro, ne connaissant encore rien de ce qui s'était passé dans l'intérieur de la ville. Un instant après, arriva le régiment des dragons de l'Impératrice, commandé par le colonel Gonzalez. L'Empereur lui demanda alors s'il avait vu le général Miramon: il lui répondit qu'il venait d'être blessé en cherchant à réunir de nos troupes et qu'il était entré dans une maison. Pendant ce temps, la ligne ennemie se resserrait du côté du cerro, toutes les batteries faisaient feu sur nous, une seule route restait encore à peu près libre. Mais l'Empereur refusa de partir, disant qu'il restait, dans la crainte que les officiers qui étaient déjà prisonniers soient fusillés.

Nous demeurâmes encore dans cette anxiété environ une demi-heure. Alors, voyant que tout était perdu, l'Empereur s'adressa au général Mejia, lui demandant si l'on pouvait toujours tenter un passage pour gagner la Sierra. Mejia, après avoir examiné scrupuleusement toute la ligne ennemie, lui dit: « Sire, sortir est impossible; mais si vous l'ordonnez nous marcherons, je suis prêt à mourir. »

L'Empereur, prenant la parole en français, se tourna vers les 25 ou 30 officiers français réunis autour de lui:

« Merci, Messieurs. Je vois avec plaisir que parmi vous il y a de nobles cœurs; car aux derniers moments vous ne m'avez pas abandonné et vous êtes tous réunis à moi et m'êtes restés fidèles; j'avais juré de ne ja mais capituler, mais aujourd'hui j'y suis forcé afin de pouvoir vous sauver. »

S'adressant de nouveau à Mejia, il lui donna l'ordre d'envoyer parlementer pour demander à l'ennemi les conditions qu'il imposait pour notre reddition. Une demi-heure après, nous nous rendions à discrétion. L'Empereur demanda seulement la vie sauve pour ses officiers, disant que lui seul était responsable et payerait de sa personne si une seule goutte de sang devait être versée.

A la prise, les troupes impériales étaient fortes de 7,000 hommes et les troupes républicaines de 41,000 hommes. Ce chiffre a été constaté par les listes de revue du 1^{er} mai.

Le général Riva Palacio fut désigné pour venir prendre l'Empereur et ceux des officiers qui l'accompagnaient. Nous fûmes conduits à la Cruz; l'Empereur et les généraux furent mis dans une salle, et les autres officiers dans l'église du couvent.

Là, nous eûmes connaissance de la manière dont l'ennemi était entré à la Cruz.

M. Albert Hans, sous-lieutenant d'artillerie, commandait une pièce dans l'intérieur du cimetière de la Cruz. Le colonel Lopez vint lui donner l'ordre de faire retirer sa pièce de l'embrasure, il lui fit ensuite diriger la bouche dans la direction de la Cruz, puis il lui dit qu'un bataillon de l'ennemi était derrière et attendait que le passage fût ouvert pour entrer, car il venait se rendre avec ses armes. Une fois la pièce retirée, les bataillons de *los Supremos-Poderes*, commandés par le général Velez, entrèrent et firent immédiatement prisonniers tous les

officiers qui se trouvaient à leur portée et entrèrent immédiatement dans l'intérieur du couvent. Ces bataillons furent immédiatement suivis par d'autres troupes, qui furent placées par le colonel Lopez aux tranchées de la Cruz et jusqu'à la place San-Francisco. Lorsque l'Empereur fut prévenu que la Cruz était occupée par l'ennemi, il sortit de sa chambre, accompagné du général Castillo, mais les sentinelles lui barrèrent le passage; survint alors le colonel libéral Rincon Gallardo, qui donna l'ordre de laisser passer, disant: « Je connais ces messieurs, ils ne sont pas militaires, ils peuvent sortir ». Il les accompagna lui-même jusque de l'autre côté du couvent. En descendant la rue de la Cruz, l'Empereur rencontra le colonel Lopez, qui courait à cheval; il lui demanda ce qu'il y avait de nouveau. Lopez lui répondit: « Sire, cachez-vous, nous sommes perdus; je vais voir ce qu'il y a et si je puis réunir quelques hommes pour nous sauver ».

Une fois enfermés à la Cruz, nous apprîmes par les officiers de l'armée libérale que, depuis plus de 15 jours, le colonel Lopez était en correspondance avec le général en chef Mariano Escobedo, que ce dernier avait plusieurs fois reçu l'ordre, du Président de la République, d'abandonner Queretaro, mais qu'il ne l'avait pas fait parce qu'il était en train de traiter avec le colonel Lopez pour l'achat de la place.

Nous étions environ 600 officiers prisonniers, parmi lesquels nous étions 61 Français.

A minuit, on vint nous annoncer que, par ordre du Président, seraient passés par les armes, le lendemain matin, depuis l'Empereur jusqu'au grade de capitaine inclusivement et tous les officiers étrangers. Le général Escobedo envoya une supplique au Président à San-Luis Potosi, demandant une commutation de peine. Cinq jours

après, nous apprîmes que nous étions condamnés à deux ans de travaux forcés.

Le 18 mai, à minuit, le général Ramon Mendez fut arrêté et exécuté le 19, à 8 heures du matin.

Le 9 juin, on forma différents détachements des officiers prisonniers pour être conduits sur différents points de l'intérieur. Les lieutenants et sous-lieutenants étrangers furent envoyés à San-Luis Potosi.

Je fis partie d'un détachement de 50 capitaines (dont 6 français) envoyés à Zacatecas, où nous arrivâmes le 23; nous fûmes enfermés à la prison avec les criminels et mis à la chaîne. Nous étions confondus avec les bandits. Nous adressâmes une pétition au Gouverneur de l'État (le général Anza), lui demandant de vouloir bien prendre en considération notre position de prisonniers de guerre, le priant de nous accorder un couvent ou une caserne pour prison, promettant de pas tenter de nous évader. Enfin cinq jours après, nous quittâmes nos chaînes et la prison, et fûmes incarcérés dans une caserne, sous la garde d'un bataillon d'infanterie.

Pendant tout le temps qu'a duré notre détention, c'est-à-dire du 15 mai au 13 décembre, le gouvernement ne nous a donné absolument rien, ni solde, ni vivres. Messieurs les négociants français de Zacatecas sont seuls venus à notre secours pour nous nourrir et nous vêtir. Lorsque, le 13 décembre 1867, nous fûmes mis en liberté, le gouvernement nous donna l'ordre de quitter le territoire, et le gouverneur nous obligea à quitter Zacatecas le lendemain matin. Nous reçûmes des Français de l'argent pour notre route. Nous nous présentâmes au gouverneur de San-Luis Potosi, qui devait nous indiquer le port sur lequel nous devions nous diriger. Je fus envoyé à Matamoros. Je partis de San-Luis avec un convoi de marchandises. Je me présentai le 17 jan-

vier 1868 au gouverneur de Matamoros, qui me remit un passeport. Je passai à Brownsville (Texas), où les Français me donnèrent des secours pour payer mon passage jusqu'à Galveston, où je trouvai M. Fauconnet, vice-consul de France, qui me donna le passage et une lettre pour M. Godaux, consul général de France à la Nouvelle-Orléans. J'obtins alors les secours du Consulat, et m'embarquai le 13 mars. En arrivant à la Havane, étant malade, je fus mis à terre. Je me présentai à M. le consul de France, qui me fit embarquer le 19 avril, à bord du courrier français qui me ramena en France.

SCHMIDT,

*Ex-capitaine trésorier
au 1^{er} bataillon de ligne de l'Empereur.
sergent-major au 1^{er} régiment de zouaves.*

On voit que le narrateur ne met point en doute la trahison du colonel Lopez ; c'est du reste l'opinion de tous ceux qui ont été acteurs dans ce drame¹ et l'on peut dire l'opinion générale. Cependant, depuis quelques années, divers documents mis au jour donnent de la conduite de Lopez une autre explication ; le colonel des dragons de l'Impératrice n'aurait fait, en s'entendant avec Escobedo, qu'exécuter les ordres de Maximilien, lequel, se voyant dans l'impossibilité absolue de prolonger la résistance, aurait voulu éviter ainsi les horreurs d'un dernier assaut. Un récit de Juan de Dios Arias, des phrases ambiguës du livre publié sur ces événements par le Docteur Basch faisaient pressentir la vérité ; depuis, dans un rapport,

1. Consulter à ce propos le livre fort intéressant et rempli de détails de M. Albert Hans : *Queretaro, souvenirs d'un officier de l'Empereur Maximilien.*

rédigé peu de temps avant sa mort, Escobedo déclarait que Lopez n'avait pas trahi, mais avait au contraire fidèlement exécuté les ordres de Maximilien ; enfin, le confesseur de l'empereur, le P. Soria, interrogé sur ce qu'il pensait de Lopez, a répondu : « Le colonel Lopez n'a fait que ce qui lui a été commandé¹. »

Quant à Marquez, sur le retour duquel on avait compté pour dégager Queretaro, il n'était pas revenu. Après avoir poussé une pointe jusque vers Puebla, qui venait de tomber au pouvoir de Porfirio Diaz, il était rentré à Mexico. Là, voyant la cause de Maximilien perdue, il ne songea plus qu'à se soustraire à ses ennemis. Il remit le pouvoir au général Tavera et disparut, on n'a jamais su comment. Toujours est-il qu'il se retrouva, six mois après, sain et sauf à la Havane.

1. Lopez a trouvé un défenseur dans M. Iglesias ; voici à ce propos ce que dit M. Emile Ollivier, dans le tome X de *l'Empire libéral* : « La dissertation de M. Iglesias, aussi remarquable par la sagacité des aperçus que par la force et la clarté des arguments, a détruit définitivement la légende de la trahison de Lopez. Seulement je ne pense pas qu'il faille y substituer celle de la trahison de Maximilien envers ses généraux. La mission dont fut chargé Lopez était d'un prince humain mais faible qui ne sait pas imposer sa volonté. Maximilien n'a trahi personne : il a empêché un épouvantable holocauste inutile (p. 488). »